

## D'une édition à l'autre

### Le premier roman d'Anthony Phelps quarante ans après

Alessia Vignoli  
(Uniwersytet Warszawski, Polska)

**Abstract** *Moins l'infini*, the first novel written by the Haitian writer and poet Anthony Phelps, has recently been republished, with some quite remarkable changes between the two editions. With a different title, a new dedication and some lexical and morphosyntactic variations, this reissue may be interpreted as a rewriting of the novel which was first published in 1972. This rewriting made by the author may be conscious or not but it results in a more universal atmosphere, less linked to a strictly Haitian milieu. These variations are probably due to the historical and cultural gap between the two editions: forty years have passed and this love story which takes place under François Duvalier's dictatorship has a different meaning now. The time has come to mourn the death of Duvalier's opponents, the heroes never rewarded by justice that are mentioned in the new version of the title, *Des fleurs pour les héros*.

**Keywords** Anthony Phelps. Haiti. Moins l'infini. Reissue. Duvalier.

La maison d'édition Le Temps des Cerises a récemment publié, pour la collection Roman des Libertés, le premier roman du romancier et poète haïtien Anthony Phelps, sous le titre de *Des fleurs pour les héros*. Cette réédition d'une histoire d'amour et d'oppression qui se déroule dans les années 1965-1966 en pleine époque Duvalier, présente des différences remarquables par rapport à la première édition, qui date de 1972. Tout d'abord, prenons en examen le titre. Le changement est évident: *Moins l'infini* est devenu *Des fleurs pour les héros*. A-t-on choisi les fleurs pour symboliser un hommage à tous ceux qui sont décédés ou qui ont quitté Haïti à cause des Duvalier ou c'est plutôt une référence aux métaphores liées aux fleurs et aux arbres que l'on trouve au cours de la narration? Il faut pourtant souligner que la première édition hispano-américaine du roman (1975) avait comme titre *Flores para los héroes*, ce qui rend le nouveau titre français non tout à fait inédit. En tout cas, le choix des mots dans le titre met en évidence un aspect fondamental de ce récit: les protagonistes, des artistes qui animent la cellule politique du Parti d'Entente Populaire (parti communiste fondé par l'écrivain J.-S. Alexis), sont de véritables héros et ils méritent d'être reconnus comme tels.

La dédicace choisie pour la réédition est liée à la volonté de l'auteur

de rendre hommage à tous ceux qui ont souffert à cause du régime. Il s'agit, en effet, d'une dédicace collective qui s'adresse à un ensemble de personnes plus vaste par rapport à celle de 1972, qui contenait un nombre limité de noms. Après la dédicace à sa femme, que l'on retrouve aussi dans la première édition, dans *Des fleurs pour les héros* l'on remarque que l'auteur s'adresse non seulement à tous les opprimés du régime mais aussi «à tous ceux qui attendent que justice soit faite». Si en 1972 il y avait peut-être de l'espoir, en 2013 l'on sait que rien n'a changé, car tous ceux qui ont été exilés ou qui sont décédés à cause des Duvalier n'ont jamais été vengés.

Dans ce premier roman de Phelps, chaque aspect de la vie est complètement influencé par la présence du régime dictatorial, tout comme l'histoire d'amour entre Marco et Paula, une histoire de violence et de folie, vécue dans un climat de tension et de terreur. Tout autour de ce couple heureux, le duvaliérisme impose sa présence et le bonheur des deux amoureux est brisé à jamais: Marco devient fou quand il découvre que Paula a été arrêtée, torturée et tuée par les Tontons Macoutes, la milice de Duvalier:

Marco s'est refermé sur lui-même. Il s'est claquemuré. S'est trouvé d'excellentes excuses pour ne plus rien faire. Marco ne voit plus. N'entend plus. Ce qui se passe autour de lui n'est plus de ses affaires. (p. 81)

Yves Chemla, dans la préface à la réédition, souligne le «caractère inconditionnellement haïtien de ce texte» (p. 13), dû à la présence du créole et de quelques éléments typiques de la culture haïtienne. Il est important de mettre en évidence le fait que l'«haïtianité» est pourtant plus nuancée, par rapport à la première édition. Comme l'explique Costantini à propos du roman inédit (et dont on n'a publié jusqu'à présent que des extraits) *Les chiffonniers de l'exil*, au cours des années Phelps a réorienté ce texte, à travers des changements évidents, vers «une perspective plus générale et compréhensive. [...] Le texte va ainsi vers une 'caraïbicité' moins exclusive, moins irréductible, attirée par le Monde et allant à sa rencontre» (2012, p. 169). De la même manière, le texte réédité de son premier roman manifeste un caractère plus universel, moins lié à ce qui risque d'être et est peut-être déjà une idée (tragiquement) reçue d'Haïti et de son histoire: une évolution qui pourrait ne pas être volontairement poursuivie, mais qui apparaît cependant comme un effet indéniable, bien que presque imperceptible, des changements apportés au texte nouveau. Voici quelques exemples de ce mouvement vers une haïtianité plus ouverte: dans la première édition, à la page 171, paraît le mot «cretonnes» (*kretonn* ou *krèton* en créole haïtien) en italique, accompagné d'une note («Plante d'ornementation»). En 2013, à la page 174, «cretonnes» est remplacé par «crotons» et la note est supprimée. Il en va de même pour «chadèques» («pamplemousses», p. 175), qui dans la réédition est substitué par son équivalent français (p. 177).

Cependant, si l'on passe du domaine de l'haïtianité naturelle à celui de l'haïtianité culturelle, l'on voit au contraire s'affermir la spécificité haïtienne du texte et de ses contenus, par l'abandon de l'orthographe francisante et étymologisante de 1972 (qui était encore courante à l'époque). L'on peut constater que plusieurs expressions en créole ont subi des changements orthographiques d'une édition à l'autre: «*Bœuf-Chin'n*» («homme de peine», p. 41) devient «*Bèf chenn*» (p. 48), «*pangnoles*» («pute sud-américaine», p. 53) «*panyo*» (p. 60), «*vaccine*» («instrument rudimentaire de musique en bambou», p. 85) «*vaksin*» (p. 90). Les nombreux vers de chansons en créole cités dans le texte présentent eux aussi des changements qui vont dans le même sens, et cela est dû à l'évolution orthographique de la langue créole écrite et à sa pleine et consciente assomption.

Un exemple encore plus remarquable est représenté par un passage du roman qui démontre des remaniements considérables dans la réédition de 2013. Il s'agit d'un morceau consacré aux cauchemars et aux délires de Marco, qui perd la raison après la disparition de Paula. L'alternance des points de vue entre la première et la troisième personne du singulier caractérise tout le roman, mais la réédition présente des changements évidents à ce sujet et la suppression de morceaux entiers, probablement pour resserrer ces passages. Dans le passage en question, Marco imagine des tortures terribles et décrit des violences inouïes, toujours en alternant des pensées à la première personne et une narration à la troisième. Ces extraits tirés de cette scène permettent de réfléchir à propos des remaniements qui ont été apportés d'une édition à l'autre:

***Moins l'infini***, p. 197:

Et c'était moi, Marco, ombre qui se terrait, qui n'était plus de jeu, qui avait crié forfait, posé les armes, moi, Marco-l'évanoui, le disparu-de-la-circulation, le mot rayé nul de tous les réseaux, c'était moi la victime qu'on allait immoler en offrande à *Baron Samedi*. Ils m'ont choisi, m'ont cerné, moi le Coq Noir.

***Des fleurs pour les héros***, p. 199:

Et c'était lui, Marco, qui avait crié forfait, posé les armes, lui, Marco le disparu-de-la-circulation, le mot rayé nul de tous les réseaux, c'était lui la victime qu'on allait immoler en offrande à *Baron Samedi*. Ils l'ont choisi, l'ont cerné, lui le Coq Noir.

Les remaniements montrent d'abord, encore une fois, la tendance de Phelps à l'évolution discrète vers une universalité qui puisse rendre son roman plus ouvert, tout en gardant bien visibles ses racines haïtiennes, toujours présentes: une universalisation, qui est une désingularisation,

touchant la forme et non pas le contenu, la morphosyntaxe narrative du texte et non pas - ou pas tellement - sa sémantique. Les coupures que l'on retrouve dans la réédition de 2013 vont, sans doute, dans cette direction, car la scène décrite dans *Moins l'infini* était riche en éléments et petits détails liés aux rites vodou et à la culture haïtienne. Des références à Haïti sont encore repérables, même si le texte dans ce passage a été complètement révisé: la présence de *Baron Samedi*, divinité du vodou, et l'identification de Marco à un Coq Noir, l'une des victimes sacrificielles des rites de ce culte, permettent de situer la scène dans un contexte typiquement haïtien par ses aspects essentiels. L'alternance entre 'je' et 'il' est un moyen grâce auquel l'auteur traduit en mots l'absence de subjectivité et de points de repère qui caractérisent la vie sous un régime dictatorial. Ce qui est intéressant, dans les extraits susmentionnés, c'est le changement du point de vue, qui passe de 'je' à 'il'. Cela peut être expliqué si l'on considère le décalage entre la première édition et la réédition: après plus de quarante ans, un recul évident par rapport aux faits décrits s'est imposé.

Pour revenir sur le choix du titre, l'on peut ajouter quelques remarques. Les nombreuses références au monde végétal au cours du texte ont principalement une connotation négative: les plantes sont sèches et les branches meurent, comme le souligne aussi le Père Émile, l'un des personnages du roman: «[...] l'une des branches mères était morte, j'ai dû l'enlever» (p. 213). Le climax final qui caractérise la conclusion du roman montre au lecteur la triste folie de Marco, englouti par un trou énorme, trou qui représente le régime dictatorial. Marco est donc une branche morte, mais de nouvelles branches naissent et elles représentent le futur, la lutte qui continue; le roman se termine par un élan de positivité et d'espoir. Cela en 1972. Deux indices font penser que la portée de cet élan n'est plus la même en 2013: le titre choisi, *Des fleurs pour les héros*, et l'une des phrases conclusives du roman, prononcée par le Père Émile: «[...] pour l'instant, ce qui importe, c'est de bâtir l'avenir d'Haïti, et non d'apporter des fleurs aux camarades. Vous en aurez tout le temps. Après». (p. 217). À l'écart temporel correspond ainsi une différence interprétative qui s'impose au lecteur contemporain par rapport à l'intention globale du texte: cet «après» auquel se réfère le Père Émile peut représenter notre temps présent. Si après la parution du roman il était nécessaire, pour ceux qui étaient en Haïti, de continuer à se battre pour s'opposer au régime, maintenant il est temps d'apporter des fleurs aux protagonistes de cette lutte. Une lutte qui a été oubliée par l'Histoire, conduite par des héros qui n'ont jamais été reconnus comme tels. Puisque justice n'a pas été faite, les opposants à la féroce dictature de Duvalier méritent au moins un hommage posthume. Grâce à la réédition de ce très beau roman de Phelps, la première fleur en leur honneur a été déposée.

**Bibliographie:**

Costantini, Alessandro (2012). «Un 'Phelps in progress': Une réécriture durée trente ans». *Il Tolomeo*, 15 (1-2), pp. 167-171.

Phelps, Anthony (1972). *Moins l'infini*. Montréal: Les éditeurs français réunis.

Phelps, Anthony (2013). *Des fleurs pour les héros*. Paris: Le Temps des Cerises.

